

Ventura Garcia Calderon, «Malraux homme d'action», *Les Nouvelles littéraires*, 29 novembre 1945, p. 1.

Malraux homme d'action

La mèche rebelle comme une crinière au vent crispé des jours, un reniflement de poulain piaffant, des yeux avides et comblés, des yeux sans bords où les routes parcourues ont déjà laissé leur poussière de songe, tel m'apparut Malraux vers 1930, alors que les habituels confrères lui marchandaient sa part de gloire humaine. J'en sus quelque chose en ayant parcouru un jour durant les rédactions des journaux de Paris pour imposer malaisément un article sur Malraux et l'aventure.

Issu moi-même d'une race d'aventure et féru de ce mot ensorcelant, j'étais sans doute prédisposé à comprendre mieux que le sédentaire homme de lettres ce garçon magnifique. Rimbaud devait être un peu comme ça; de même le Barrès adolescent avant de figer son génie non sans quelque lourdeur. Malraux possède avec tous les dons physiques cette intelligence passionnée et divinatoire de Rimbaud et de Barrès qui a l'air de brûler l'âme à chaque instant dans un grésillement de paroles. Je devinai tout de suite qu'il faisait partie de la grande race des insatisfaits. Il m'arriva même de lui reprocher cette amertume dont je n'arrivais pas à mesurer le carat secret.

Quel virtuose des mots et des idées ! Avec lui le dialogue montait tout de suite aux étoiles. Amateur passionné de choses abstraites et des quintessences de la pensée, ce romancier, qui a aussi dans la vie charnelle la passion de connaître, peut passer du concret à l'abstrait avec une aisance toute française. Il lui arrivait même de déplaire par cette netteté brusque de l'âme trop pleine qui n'admet plus les scories des mots, car cet esprit polarisé vers l'essentiel arrêta volontiers les développements de la causerie par un mot ritournelle : «Bon, bon». C'est compris, changeons de disque, tournons le pick-up : «Bon, bon». Ses phrases étaient pointées et comme hachées par cet arrêt. Nous nous fréquentions alors dans des bars obscurs pour parfaire un dialogue jamais fini sur

l'attirante folie de ce monde. Je ne sais de sujet éternel que nous n'ayons pas effleuré ou circonscrit tandis qu'autour de nous la faune habituelle des bars regardait à la dérobée ces deux hommes s'arrachant les paroles comme s'ils discutaient une affaire de «diums» ou le coup à faire chez la baronne : à côté de notre table, autour de nous ou se penchant sur l'inévitable comptoir à liqueurs bigarrées, la gouape fine qui a de la coco à revendre, les amants gênés qui n'ont pas voulu se rencontrer au Louvre devant *La Vénus de Milo*, la Manon fanée qui fait une scène violente à son gigolo. Malraux racontait, et je racontais. Mon Amérique était mise en confrontation avec son Asie dont il avait hanté les routes. Je compris alors que sa *Voie royale*, que j'admirais déjà comme un grand livre français, était aussi une biographie romanesque de lui-même. On restait stupéfait de l'abondance de passé chez cet homme jeune, déjà plein de choses vues et vécues. Souvenirs du Moscou officiel; image étincelante de ce pont d'Ispahan où les femmes des miniatures persanes, «délicates et de hanches merveilleuses», comme Barrès les aima, avaient laissé une empreinte sur le flâneur; brousse d'Indochine où il avança dangereusement suivant les traces de l'art khmer. Lui, il n'eut jamais rien de commun avec l'homme de lettres arrivé de l'entre deux guerres, qui s'en allait avec ses carnets et ses notes faire des escales prévues et rapporter un livre à son éditeur de Paris. Malraux était l'adolescent possédé par le démon de la vie universelle. Baudelaire a couvé cette nichée splendide. Partons donc au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau, vers des mers «jamais avant par d'autres naviguées», comme disaient, avec quelque fierté, mes ancêtres.

L'enfant prodige, seul, sans ressources, est parti à la découverte du monde. Ainsi mon cher et grand André Suarès jouant de l'orgue dans les églises d'Italie pour payer son humble trattoria, ainsi mon pauvre et cher Bernard Combette vendant du caoutchouc en Afrique et s'enrôlant comme soldat en Chine.

Revenu du Brésil en 1934, quelle joie de lire en gare de Bordeaux que Malraux vient d'obtenir le prix Goncourt ! Désormais il n'aura plus devant lui tant d'incompréhensions hérissées à réduire.

Dans la farandole des jours et des souvenirs, je me plais à aller chercher telle ou telle image qui me charme. C'est avant cette guerre, quand Malraux m'appelle

d'urgence pour rejoindre le colonel C.M. (aujourd'hui général illustre de la France nouvelle), qui désire à tout prix me connaître parce qu'il aime mes contes. Rendez-vous sur une terrasse de café près de la Madeleine. Et là, pendant deux heures d'horloge, je me crois revenu en Amérique latine. Car ces deux hommes étonnants sont en train de discuter devant moi, comme je l'avais fait quelques années auparavant pour mon pays et pour le Venezuela, la préparation technique d'une guerre civile. Eux, c'était de l'autre côté des Pyrénées qu'ils avaient jeté leurs regards d'épervier. Malraux était étourdissant, car il parlait aviation comme un ancien. Tant d'avions sur tel point, avec telle charge de dynamite, doivent produire ceci ou cela. Et son regret éclate : «Pourquoi ne pas être des nôtres ? Comment ! cette matière humaine devant vous et vous la laissez perdre. Vous aimez l'aventure, la passion à vue d'œil et vous ne voulez pas y plonger vos mains crispées. Qu'est-ce à dire ?» Mes raisons de refus ne sont pas à inscrire ici, mais je suis resté sous le charme du tentateur, émerveillé devant sa curiosité omnivore. Quand les petits copains raillaient : «C'est de la publicité», je rétorquais : «Allez risquer votre vilaine peau, essayez volontairement d'être en danger de mort et l'on vous donnera la parole pour juger les hommes d'élite.»

La guerre allait mettre l'accent grave sur cette vie un peu désaxée, Malraux devenu un des chefs de cette Résistance française qui aura été un précieux instrument pour peser les âmes, cela n'était pas pour me surprendre. Devant l'événement je savais qu'il ne réagirait pas comme tant d'autres. Car un malheur des hommes très intelligents, mettons des hommes de lettres, veut souvent que les épreuves de la vie les trouvent démunis comme le prince Hamlet. Pour un Péguy qui tombe au champ de bataille en hurlant l'ordre de tuer, combien sont-ils ceux qui restent volontiers en pantoufles pour le chanter !

Merci, mon cher Malraux, d'avoir montré ce qu'un homme de lettres peut et doit faire en plus d'écrire des livres magnifiques. Dans l'angoisse, dans les ténèbres de France, on a vu surgir de ces êtres phosphorescents qui, comme vous, font de la lumière avec leur substance même. Nous ne voulons pas d'autres guides.